

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

L'heure de sable

Paul Bélanger

Volume 41, Number 4 (244), August 1999

Pardonner?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32577ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, P. (1999). L'heure de sable. *Liberté*, 41(4), 88–93.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

PAUL BÉLANGER

L'HEURE DE SABLE

Du dedans de mon repentir, c'est la négation de tout ce qui est moi-même, du dehors (Dieu est l'autre), c'est la rédemption et la grâce. L'homme n'a que son repentir, le pardon ne peut lui venir que de l'autre.

Mikhaïl Bakhtine

L'enfant jouait. Impérieusement. Il était silencieux, alors que les premiers rayons délayaient le bloc opaque de l'obscurité. L'enfant restait en moi une énigme qui ne se concrétisait dans aucune histoire. Depuis quand marchait-il, reprenant chaque jour le rituel.

C'était encore la nuit. Sur le ciel encore noir qu'il observait, une lueur très pâle, incertaine, commençait de dessiner sur la voûte étoilée des zébrures bleutées. Le repli inférieur de l'horizon était déjà corrompu par l'orgie lumineuse de l'aube. Une forme de chaleur venait de très loin. Enfin, après un certain temps, une première flèche lumineuse déchira l'ombre. Le ciel semblait se contracter, et l'espace plus tôt infini se refermait sur la courbure terrestre. La transparence nocturne finissait. Il fallait rebâtir ce que la marée avait détruit.

Une colonne de lumière idoine s'élevait sur l'horizon comme un chapiteau ; ou était-ce plutôt un cercle qui montait, vertical jusqu'au ciel désormais fini. La maison, à l'intérieur des terres, était encore plongée dans la nuit,

et lui seul bénéficiait de la clarté solaire. Il avait enfilé machinalement ses vêtements, avait pris ses outils et était sorti de la maison avant que ses parents fussent même près de s'éveiller. Il s'en allait constater l'état de ses travaux, la fille des sables l'y attendait.

Ses mains conservaient la mémoire de l'invisible, des formes incertaines. Bientôt la fondation argileuse s'éleverait sous l'intime lumière du soleil. Il avait encore rêvé qu'il était martyr en Judée, qu'il vivait dans un cachot malsain, putride. La colère de Dieu le punissait pour des actions mauvaises dont il n'avait nul souvenir. Aussi ne se confessait-il qu'à lui-même cette joie de souffrir artificiellement, bien qu'il ne fût pas lui-même, mais l'instrument du cheval qui hennissait dans ses nuits. Il vivait depuis toujours dans l'œil du cheval qui parcourait les espaces pour lui, obéissant à ses ordres. Ainsi, sur la plage, il pouvait apprécier le long cours de sa mémoire.

J'en étais donc là, à me demander quand je pourrais sortir moi-même de l'impasse dans laquelle la vie m'avait placé. Les rêves d'un enfant n'ont rien de léger, et s'ils baignent dans un merveilleux, leur invention déconcertante qui altère les visages au-dessus du berceau confine au cauchemar. Il traverse des seuils et sombre dans des altitudes souterraines. Imagine-t-on l'œil de la bête, dont on sent le souffle encore tiède dans le cou au sortir du sommeil ? Je me rappelais précisément cette angoisse certaine qui paralyse, comme maintenant où je tentais de redonner corps à l'enfant.

Je portais en moi ce personnage sans visage. C'était un bâtisseur de ruines, un garçon au seuil d'un autre âge. Sa vie ritualisée suspendait le temps, le réduisait à un état de sommeil, de sorte qu'entre le jour et la nuit, la différence s'anéantissait. Chaque matin les mêmes gestes étaient faits, les jours se déroulaient, semblables, jusqu'à ce matin fixé de toute éternité où le rituel s'accomplirait.

Cet enfant m'habitait au-delà de ce que je pouvais imaginer, et sans doute avait-il inscrit en moi des signes qui me demeureraient inaccessibles : conscience fulgurante d'une aube maritime, certitude que ce fût un événement majeur. En même temps, la fable épuisait ses ressources et restait inaudible, sans mot. Elle exacerbait mes nerfs qui finirent par se rompre, me confinant à mon immobilité actuelle, où je ne suis plus l'ombre de moi-même. C'est qu'au-delà des images et de cette fulgurance, il n'y avait rien. Aucune narration pour délayer cette concaténation de sensations que l'enfant provoquait en moi. Une sensualité, aussi. Elle me laissait en chemin, sans qu'il me soit possible de comprendre. Le désir avait failli me tuer, mais je vivais encore malgré l'échec de mon aventure, mon impossibilité à constituer une maison pour l'enfant des sables. Le temps suspendu n'était plus qu'un temps défait où mon corps, rongé par son impuissance, tentait, une dernière fois, de sortir de l'enfer.

Labour du désir, de la naissance de l'histoire. Labour des signes. Paysage marin, obscur, sans fond, paysage sans limite sur l'horizon. Je pensais que la quintessence du langage ne consiste pas tant à raconter, sinon par la présence d'un témoin qui m'échappait, qu'à révéler ce qui est premier dans l'ordre des successions et de la nécessité. Mais l'histoire s'obstinait, et l'enfant demeurait indistinct, distant malgré sa voix qui me parlait très clairement. On eût dit que la parole l'éblouissait à tel point qu'il ne pouvait former les mots, dans la crainte de se tromper. Je n'étais pas mieux placé que lui, et je restais dans l'obscurité totale.

La fille des sables marchait sans laisser de traces, toujours habillée d'une écharpe bleue. Elle baignait dans une lumière blanche, et ses contours mystérieux remplissaient l'enfant d'appréhension et de désir, sans qu'il pût toutefois s'en approcher. Il aimait cette fille mais pour lui montrer son amour il lui fallait l'anéantir dans son propre regard.

Ce n'était pas l'histoire d'une enfance ou d'un paradis perdu, mais l'histoire d'un enfant concret, débarrassé des oripeaux de la banalité. Non, ce rituel était précisément ce qui rendait impérieux de le raconter, pensais-je. Nimbé dans son monde archaïque qu'il extériorisait dans les différentes phases de sa vie, il ne parvenait pas à la réalité. Le seul trait visible consistait dans ce château qu'il rebâtissait patiemment jour après jour, sous l'œil bienveillant de la fille des sables. Il entrait dans le jour comme dans un nouveau monde qu'il aurait la possibilité et la responsabilité de révéler. Je cherchais à l'écrire, malgré qu'il s'était perdu. Dans cette hésitation entre deux mondes, un monde intérieur plein de fureur, incohérent, chaotique, et un monde extérieur mystérieux, je croyais que j'étais affublé d'un rival : j'étais le Laid.

Sans doute n'avais-je pas assez de repentir pour l'écrire, trop enfoncé dans ma vie d'homme pour en déceler les signes profonds. La reconnaissance lumineuse, parmi les ténèbres, d'un miracle : l'amour. Un grand amour intérieur, et par conséquent caché, qui bute contre la vie. C'était une forme de délire, sans doute, mêlée de persécution et d'un désir de possession trop grand. Tout se confondait : le cheval, le galop, la moiteur érotique des tissus où je me complaisais. Ce monde organisé et secret ne trouvait pas sa lumière et me plongeait dans un état de tristesse grandissant. Mélancolie, comme je l'appris plus tard. Cet « état du dimanche » qui me pourchassait en pleine nuit, ou à n'importe quel moment de la semaine, c'était donc cela, la mélancolie. Et l'enfant qui refusait de se montrer plus avant, il vivait en moi, comme la pierre secrète sur laquelle nul langage ne se pose.

Longtemps, je perçus l'aube par les persiennes des paupières : la lumière déliait ses rayons sur les verrières du songe. Seul l'amour nous fait écrire, pensais-je, ce qui ne peut être accompli. J'aimais cet enfant, d'amour sans aucun doute. Je devenais incohérent, à une frontière de ma conscience.

Le cheval était la puissance primordiale qui laissait l'enfant haletant, dans la constitution même de son identité (imaginaire bien entendu), le feu élémentaire de la passion. Je parle de lui comme au milieu d'un labyrinthe. Il errait en des lieux que je ne pouvais voir, comme un regard embrasse l'horizon qui l'entoure. N'en sommes-nous pas toujours prisonniers ? Le regard premier était venu de l'œil du cheval qui courait sur les plages, tandis que lui en était le roi.

C'était un amour violent, incompréhensible. L'enfant inventait des trajets pour voir la fille des sables à toute heure du jour. Elle était belle comme une déesse miniature.

Tel serait le véritable récit de son origine. Pour le reste, il est plusieurs fois écrit, mais jamais là. Je n'ai que des rendez-vous ratés avec cette histoire fondatrice qui empêche toutes les autres. Et c'est le plus grand mythe du monde. Lorsque, la première fois, nous le découvrons pour nous-mêmes, un sentiment d'apocalypse nous gagne, et nous baignons dans un chaos violent, écrasé par la lumière du soleil; la nuit, au contraire, les objets perdent leur rigidité, deviennent souples et versatiles aux différentes versions du regard.

L'enfant aimait la jeune fille d'un amour pur et orgueilleux. Il aimait l'observer à distance, le plus souvent de profil, quand les cils dessinent sur la paupière l'élégant filet qui parfume les yeux. Par quelle osmose ferait-il ce qu'il devait accomplir, par quels moyens aller à cette vision qui le rongait ? La vasque était pleine.

Il entrait dans les chemins de sable, saluant les haies, les primevères, les oiseaux, petits échassiers et tant d'autres qu'il ne savait nommer. La fille des sables l'attendait. Elle lui prit la main : tout le bras de l'enfant s'embrasa. Il comptait les pas jusqu'au château, détruit plus qu'à l'habitude lui semblait-il. Le travail serait plus long. Il calculait dans sa tête les pas, les gestes, les asper-

sions. Il savait que, bientôt, il devrait aller plus loin et que son œuvre s'achevait malgré lui. Lui, il voulait continuer à aller sur la plage, pour voir la fille des sables, le soleil, et pour plonger ses mains dans la glaise. Il faisait corps avec sa construction, et celle-ci s'érigait comme un miraculé de la plage, une forteresse naturelle, grise et compacte, telle qu'elle lui paraissait au milieu de l'étendue. Le matin empourprait le sable et l'océan de reflets émeraude.

Elle voulait entrer dans le château depuis le début de l'été. Elle entra. L'enfant n'eut pas à lui faire une place outre mesure, car il était pour elle. Elle entraït maintenant dans la création de l'enfant. Et l'enfant dressait autour d'elle les parois, comme si ses mains avaient chanté autour de son corps minuscule. On eût dit qu'elle était issue d'un puits ouvert vers le ciel.

Au matin, le corps de la jeune fille fut trouvé au milieu des ruines. L'enfant avait disparu.

Il me tarde, à nouveau, de me heurter à lui, d'aller vers ce texte à inaccomplir. Qu'il me pardonne de n'y rien comprendre, de n'y rien voir, de n'y rien entendre.

Qu'il vienne, le temps dont on s'éprenne.